

autrement

Francesc Trabal

L'homme qui s'est perdu

Littératures - tinta blava

Roman



Extrait de la publication :

Littératures - tinta blava, collection créée et dirigée par Llibert Tarragó, explore les différents visages de la littérature catalane contemporaine.

Lluís Frederic Picàbia, jeune bourgeois barcelonais, voit sa vie basculer le jour où sa fiancée le quitte. Il décide alors de faire de la perte un mode de vie qui le mène de New York à Paris en passant par la Chine et le Caucase. Une véritable entreprise voit le jour, des associés sont recrutés... Au milieu de cent autres aventures ahurissantes et absurdes, disparaissent la Couronne de Suède, des tableaux de Miró et une jolie secrétaire... qu'on retrouve.

Au fil des années à orchestrer des disparitions, c'est bientôt Picàbia lui-même qui signera sa propre perte.

Francesc Trabal (1899-1957) a connu une brillante et foisonnante carrière dans le journalisme et l'édition. Engagé aux côtés de la République, il dut émigrer à l'issue de la guerre civile en France puis au Chili.

Traduit du catalan par Marie-Josée Castaing.

L'homme qui s'est perdu

Littératures – tinta blava, collection créée et dirigée par Llibert Tarragó

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de l'Institut Ramon Llull.

llll institut
ramon llull
Llengua i cultura catalanes

www.autrement.com

Suivi éditorial : Anne-Charlotte Sangam.

Illustration de couverture : © Elke Hesser/Monsoon/Corbis

Titre original : *L'home que es va perdre*. Barcelona : Quaderns Crema.

© 1982 by Héritiers de Francesc Trabal © 1982 by Quaderns Crema S.A.

© Éditions Autrement, Paris, 2011, pour la présente édition.

FRANCESC TRABAL

L'homme qui s'est perdu

*L'home que es va perdre a été traduit du catalan
par Marie-José Castaing*

Éditions Autrement **Littératures – tinta blava**

À Antoinette Bordesvieilles

« Cher Lluís,

Indiscutablement, mon père – que Dieu ait son âme – avait raison : il était écrit que nous obstiner à croire que nous finirions par nous marier, toi et moi, était bien imprudent. La scène de la cravate, avant-hier, m’a permis de voir clairement tout ce que nos deux années de fiançailles n’avaient pas pu me révéler. Ainsi donc, j’ai décidé d’en rester là, de te rendre ta liberté et de reprendre la mienne. C’est mieux ainsi. Tu n’es pas fait pour être marié, ni moi pour être ton épouse. N’essayons pas puisque nous savons d’avance ce qui nous attend. Restons amis. Le temps que nous avons passé si près l’un de l’autre nous laissera certainement un bon souvenir qui vivra toujours en nous, et le fait de ne plus nous voir (je te le demande de tout cœur) fera que nous finirons par perdre cette petite attirance mutuelle qui nous stimulait jusqu’à présent. Si nous ne nous voyons plus, nous pourrons encore

nous aimer un peu, et c'est là, finalement, la seule chose – dans le meilleur des cas – que nous aurait apportée le mariage. Cher Lluís, je suis sûre que, dès que tu auras surmonté ton indignation, tu verras que j'ai raison et cela même te décidera à garder pour moi – c'est ce que j'éprouve maintenant pour toi – une grande sympathie. Quel dommage que nous ne puissions pas nous marier : tu es si bon, si intelligent, si agréable... Que pouvons-nous y faire ? Nous nous sommes trompés. Sois très heureux, j'essaierai moi aussi de l'être, et, pour la dernière fois, adieu. Ne considère pas que ce soit indélicat de ma part de te renvoyer la bague sur laquelle, en témoignage d'amitié, je dépose le dernier baiser que je t'aurai donné dans ma vie. Adieu, Lluís.

Sílvia. »

Lluís Frederic relut cette lettre et son visage refléta encore plus son abattement. Le ton de Sílvia était ferme. « Nous nous sommes trompés. » « Quel dommage que nous ne puissions pas nous marier. » « Tu n'es pas fait pour être marié, ni moi pour être ton épouse. » Définitif. Sílvia n'était pas femme à avoir écrit cette lettre dans le but de chercher une réaction théâtrale, dramatique. D'ailleurs, la situation n'était pas exactement celle qu'elle décrivait. La scène de la cravate avait dû l'aider à prendre sa décision, mais il y avait

longtemps que cela couvait. Finalement, il n'y avait rien à faire.

– Monsieur Rissecc est là... (La porte du bureau venait de s'ouvrir.)

– Laissez-moi tranquille !

– Je ne voudrais pas vous fâcher, mais je vous rappelle que c'est vous qui lui avez demandé de venir.

– Excusez-moi auprès de lui. Maintenant je ne peux pas.

Lluís Frederic, le regard distrait, laissait ses idées virevolter comme dans un kaléidoscope qui bougerait très lentement, sans mise au point. Sílvia ne reviendrait pas sur sa décision. Lluís Frederic fut envahi par cette idée qui dominait toutes les autres, et il ressentit une sorte de vertige qui l'aspirait pour le précipiter vers le bas, comme le wagonnet des montagnes russes du parc d'attractions. Une somnolence épaisse s'empara de lui et il resta immobile un long moment, en dehors de toute temporalité.

– Monsieur Lluís Frederic désire-t-il quelque chose ?

Mais monsieur Lluís Frederic restait immobile, la tête cachée entre ses mains, insensible.

– Vous ne vous sentez pas bien ?

Le vieux caissier s'approcha de la table et tapota légèrement le bras de Lluís, qui se réveilla et se passa longuement une main sur le visage.

– Voulez-vous que je vous apporte quelque chose ?

– Non, Tomàs. Ça va.

– Je ne devrais peut-être pas insister ; mais, aujourd’hui, vous n’êtes pas aussi en forme que d’ordinaire.

– Tu as raison. Oui. Effectivement, je ne vais pas aussi bien que d’habitude, mais tu n’y peux rien. Ni moi. Ni personne.

– Désolé.

– Ni personne, Tomàs. Je suis désespéré.

– J’ai cru deviner.

– C’est terrible. Le seul rêve de toute ma vie, le plus beau rêve que j’aie jamais fait, vient de se briser en mille morceaux.

– Il est arrivé quelque chose à mademoiselle Sílvia ?

– Ma raison de vivre... Oui et non. Lis cette lettre. Et elle a raison ! Je ne serai jamais un bon mari. Je ne saurais pas la rendre heureuse. Je ne suis pas doué pour ces choses-là. Pourquoi ai-je vécu enfermé ici ? Que vais-je faire de tout cela maintenant ? Et pour qui ? Que dois-je faire ? Pourquoi ne m’en suis-je pas rendu compte plus tôt ?

Tomàs lut les lignes de Sílvia et n’osa ajouter aucun commentaire.

– Que vais-je faire à présent ? Dis-moi, que puis-je faire ?

– Mais vous croyez que c’est irrémédiable ?

– Bien sûr ! Absolument. Il n’y a rien à faire. Si elle a décidé de m’écrire cela, c’est qu’elle a longuement réfléchi.

C'est ridicule de tenter quelque chose actuellement. Je la connais bien. Tout serait inutile. Et moi, sans elle, que vais-je devenir ? Comment retrouver le courage de travailler, de gagner de l'argent, de faire quoi que ce soit ? Toute ma jeunesse enfermée derrière des barreaux. Tu le sais bien, Tomàs, toi qui es depuis si longtemps parmi nous. Lorsque mon père est mort, si j'avais profité de ma jeunesse, au lieu de vouloir accroître le capital de notre maison – et, à cette époque-là, j'en avais déjà suffisamment pour me retirer en toute tranquillité –, peut-être qu'aujourd'hui je serais marié et que je vivrais heureux avec une bonne épouse qui m'aimerait. C'est ce que tout le monde fait, c'est ce qu'ils font tous, c'est ce que tu as fait, toi, Tomàs, et tu es très heureux, tu es bien plus heureux que moi, malgré toutes mes richesses. Trente-cinq années enterrées sous cet argent qui... À quoi va-t-il me servir désormais ? Est-ce que tu comprends que tout cela est tragique ? Moi, j'ai consacré toute ma vie au travail, j'ai passé mon temps dans cet univers étriqué des affaires, je n'ai pas su m'amuser de tout ce qui amuse les autres. Un soir, j'ai voulu partager la vie de mes amis, je me suis senti déplacé, je me suis ennuyé, et le lendemain, je me suis attelé avec encore plus d'acharnement aux problèmes de cette maison. Jusqu'à présent, ma vie ne s'est pas égrenée comme s'égrène celle des autres, comment veux-tu que j'essaie maintenant ? Et puis,

rester encore ici, pourquoi ? Totalement seul, pourquoi amasser plus d'argent ? Pourquoi me cloîtrer entre ces quatre murs qui dorénavant vont me paraître une tombe ?

– Peut-être qu'avec le temps...

– Le temps ! Il va me sembler bien long désormais ! Je n'ai pas vu passer ces trente-cinq années, mais maintenant chaque seconde va me paraître trente-cinq ans ! Et puis, je l'aime, Sílvia. Je l'aime. J'ai besoin d'elle pour vivre. Je ne dis pas cela pour pouvoir la caresser, pour pouvoir la prendre sur mes genoux. Je n'ai jamais su ; mais Sílvia, elle était toute ma vie. C'est vrai que je n'arrêtais pas de toute la journée, toujours en train de travailler. Mais c'était elle qui me faisait travailler. Elle était en moi à tout moment et il ne se passait pas un seul instant où elle n'était pas avec moi, tu comprends ? Je n'ai pas besoin d'elle pour la contempler, pour pouvoir dormir avec elle. Ce n'est pas du tout ça ! Je n'ai jamais eu ce désir. Je l'ai considérée comme une chose immatérielle, comme un tout, comme ma raison de bouger et de vivre. Sans elle, à présent, que vais-je devenir ? Qui suis-je ? Qui va me diriger ? Je suis comme un chômeur maintenant, j'ai l'impression de me retrouver au milieu de la rue les mains dans les poches. Où dois-je aller ? Que ferais-je, ici, à travailler pour vous ? Pour les *affaires* ? C'est quoi, les *affaires*, tout seul ? Et pour qui ?

– ... C'est évident.

– Tellement évident, Tomàs ! Jusqu'à présent, j'étais aveugle ; mais, en ce moment, je ne peux pas y voir plus clair : tout d'un coup, je sens que je suis fini, que ma vie est derrière moi, que je suis un rebut, que je ne sers à rien, et que je devrai passer les années que Dieu voudra bien m'accorder à n'être rien d'autre sur cette terre qu'une sorte de brouillard qui gêne tout le monde autour de lui...

– Vous êtes très jeune, tout de même.

– Très jeune ? Mais je n'ai jamais été jeune ! Ce n'est pas aujourd'hui que je vais le devenir ! Tu me vois commencer à mener une vie de jeune homme ? Chercher des femmes, des fêtes, des divertissements... ? Pourquoi ? Pour afficher mon désespoir ? Pour avoir l'air idiot ? Et tu crois qu'un jour je pourrai retomber amoureux ? Moi ? De qui, et de quoi ? Je me fiche de tout, de tout !

Une nouvelle pause et un grand silence suivirent les paroles de Lluís Frederic, jusqu'au moment où la pendule résonna dans le bureau.

– Neuf heures ?

– Oui, monsieur. Neuf heures.

– Alors, pourquoi tu ne t'en vas pas ? Pourquoi tu restes là ?

– Je ne me suis pas rendu compte.

– Pars, pars, Tomàs, et merci. Tu m’as aidé à m’épancher.
– Si vous voulez, je peux vous accompagner...
– Écoute, je pense à quelque chose : tu as travaillé autant que moi dans cette maison. Mon père t’appréciait beaucoup. Veux-tu reprendre l’affaire ?

– Je ferai ce que vous me demanderez.

– Non, je veux savoir si tu veux prendre tout cela en charge. Toi tout seul. Sans moi. Si tu veux, garde la maison.

– Vous êtes trop préoccupé aujourd’hui pour parler de cela, monsieur Lluís.

– Je ne le suis absolument plus. Écoute, c’est ce que nous avons de mieux à faire : je partirai vivre tranquillement, je ne sais où, loin ou près, je ne sais pas, et toi tu restes ici, responsable de tout. Je n’aimerais pas voir s’effondrer la maison Picàbia ; avec toi, je suis sûr que cette maison fondée par mon grand-père restera debout jour après jour. Le reste, ça ne m’intéresse plus.

– Demain, une telle décision ne vous paraîtra pas aussi nécessaire. N’en parlons plus, et vous verrez que dans quelques jours les choses auront changé.

Tomàs Gombau, le vieux caissier de la maison Picàbia, n'avait pas vu juste. Les choses ne changèrent absolument pas, bien au contraire. Depuis cette scène, Lluís Frederic Picàbia s'obstina de plus en plus à négliger le monde industriel dans lequel il avait vécu jusqu'alors, la maison Picàbia passa aux mains du caissier Gombau pour qui Lluís Frederic avait toujours ressenti une véritable affection, et il put alors le lui prouver en lui accordant des conditions de succession extrêmement avantageuses. Gombau avait deux enfants, un garçon et une fille, et c'est pour eux qu'il se décida à accepter la proposition de Lluís Frederic, ce qui en d'autres circonstances lui aurait paru manquer de délicatesse.

Lluís Frederic vécut un véritable calvaire durant quelques jours à tout bien ficeler pour les besoins de la cession et, dès qu'il se retrouva libéré, il fit préparer ses valises et partit en voyage.

Cependant, il ne mit pas longtemps à l'interrompre : alors qu'il avait laissé derrière lui toute l'Italie, écoeuré des pestilences et lassé des cathédrales, et en route pour Lausanne où il voulait se reposer un certain temps, appuyé contre le dossier du siège d'un wagon visiblement encrassé par le cirage de milliers de chaussures, il lut machinalement près d'une vitre de l'autre côté du couloir : « *E pericoloso sporgersi* », et plus bas il parvint à distinguer : « Porte de sortie sur la voie* ¹ ».

En lisant ces écriteaux, il y eut comme une étincelle. Toutefois, l'entrée vertigineuse du train dans le Simplon lui fit retrouver immédiatement la paix : non, ce serait insensé de tacher Sílvia avec le sang d'un suicidé. Et il essaya de s'endormir.

Ne trouvant pas le sommeil, il s'abandonna à ses rêves, et, durant des heures et des heures, il rêva les yeux ouverts. Le soleil se réveilla dans la froideur du lac Léman, et Lluís Frederic rêvait encore. Sílvia – elle le suivait partout – s'asseyait à côté de lui dans la voiture, dans le train, elle montait les escaliers des *duomi* avec lui, ils prenaient les cafés et le soleil ensemble, et sa voix était plus forte que les cris du public dans les courses de chevaux *al galoppo*. Lluís Frederic,

1. Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

seul dans son compartiment, n'était absorbé que par ses yeux à elle, et Montreux qui s'offrait à lui avec toute sa volupté, rayonnante de soleil et imprégnée de la rosée de l'aube, ne parvenait pas à dévier son regard figé par la fascination. Loin de Sílvia, Lluís Frederic comprenait très clairement qu'elle était encore plus près de lui. Loin de Barcelone, Lluís Frederic n'avait emmené que Sílvia avec lui et jusqu'à présent il avait fait le voyage avec elle, il était donc nécessaire qu'il l'achevât aussi avec elle, où que ce soit et aussi longtemps qu'il durerait. Il était parti avec Sílvia, il reviendrait avec Sílvia. Aucun autre souvenir, aucune autre idée dans la valise. Lui et Sílvia. Pourquoi continuer ? Puisqu'il était parti pour oublier, pour se distraire, comment n'avait-il pas pensé auparavant à laisser Sílvia à Barcelone ? Et si en arrivant à Lausanne il persistait dans l'idée de s'arrêter là, est-ce que ce ne serait pas Sílvia qui l'aiderait à descendre ses bagages du train, qui monterait avec lui en voiture, qui irait à l'hôtel avec lui, et qui resterait avec lui quelque temps près de ce lac évocateur de délices ?

Lluís Frederic ne descendit pas à Lausanne, il resta encore plongé dans ses rêves ; lorsqu'il se réveilla, il garda les yeux fermés un long moment et se retrouva seul pour la première fois ; il se sentit bien, et il se reposa ainsi, qui sait jusqu'où...

Plus tard, toutes ses hésitations avaient trouvé la bonne solution : il rentrerait tout de suite chez lui. Il retournerait à Barcelone, commencerait une nouvelle vie, se réintégrerait à la vie normale auprès de ses amis, et grâce aux initiatives des autres. Le soleil à travers les arbres de la Rambla de Barcelone ne réfléchirait sans doute pas le visage de sa bien-aimée d'une manière aussi vive que le soleil de Suisse, ni que le soleil étalé sur le siège de ce wagon condamné à glisser durant toute sa vie sur deux rails parallèles.

Lluís Frederic retourna à Barcelone et, sur le moment, en arrivant chez lui, il ressentit une joie infinie. Il se sentait libéré d'un tas de désagréments, et on aurait dit qu'il venait de recouvrer une liberté qu'il croyait perdue. Il sourit aux domestiques, serra la main du concierge, fit un tour dans le jardin, et prit plaisir à s'étirer sur l'escarpolette de la tonnelle. L'air pur entre les arbres et les retrouvailles avec un livre aimé, une cravate oubliée, son chien heureux, lui procurèrent des milliers de joies insoupçonnées, et il sentit un instant que la vie lui était encore agréable et qu'elle pourrait sûrement être belle, attractive, d'un bonheur simple pour lui. Le matin, la douche le débarrassait de toutes les scories sentimentales ; à midi, de multiples choses minuscules le distraient ; l'après-midi, un ami, une promenade, un livre lui faisaient passer le temps ; et le soir, le vacarme joyeux des

Dans la collection **Littératures – tinta blava**

Les Vaincus, Xavier Benguerel.

Pain et Raisin, Josep Pla.

Le Testament de l'Èbre, Jesús Moncada.

Avant leur intégration dans la collection **Littératures** d'Autrement, les éditions Tinta blava (2004-2008) avaient publié : *Gloire incertaine* de Joan Sales, *Rue des Camélias* de Mercè Rodoreda, *Pierre d'éboulis* de Maria Barbal, *Dans la ville en chantier* et *Le Saut de l'ombre* de Mercè Ibarz, *Marche à l'ombre* d'Albert Villaró, *Petit à petit l'oiseau fait son nid* de Jaume Fuster, *Anna K.* de Martí Rosselló, *Le Jour de l'ours* de Joan-Lluís Lluís, *Qui tient l'oseille tient le manche* de Xavier Moret, *Le Rapt, le mort et le Marseillais* d'Albert Salvadó.

Achévé d'imprimer en février 2011 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12.
N° d'imprimeur : 135059. ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-2274-3.
Dépôt légal : mars 2011.